

Les échantons, levant à deux mains les amphores,
Versent les vins mielleux ; les blanches canéphores,
Dans les paniers tressés d'argent flexible et fin,
Offrent les blonds gâteaux étalés sur le lin.
Les disques sont chargés de mets savants et rares.
Sur les tables de jaspe, en figures bizarres
De fleurs et d'animaux que l'art a transformés,
L'ivoire et les métaux semblent s'être animés.
L'encens fuit des trépieds en vapeur tournoyante ;
Le nard, aux lambes d'or, brûle avec l'amiante.
Le festin chante et rit, et mêle à tous moments
Le bruit des coupes d'or au son des instruments.
La lyre alterne avec les flûtes et les trompes.
Le roi veut aujourd'hui montrer toutes ses pompes ;
Au sortir de sa fête, il faut que mille voix
Le proclament heureux et grand parmi les rois.

* *

Le festin redoublait de joie et de splendeurs ;
Et déjà, de l'ivresse annonçant les ardeurs,
Le rire avait couvert de ses éclats sonores
Le son des coupes d'or se heurtant aux amphores.
Des flambeaux plus nombreux s'allument, éclipsant
Les obliques rayons du soleil pâlisant.
Le métal des bassins et des disques s'embrace ;
Une étoile jaillit du flanc de chaque vase ;
Et complices des vins, les feux et les odeurs
Endorment la raison sous les fronts ceints de fleurs.
Le corps s'étend et pèse avec plus de mollesse
Sur l'ondoyant duvet du coussin qui s'affaisse ;
Sur le marbre, empourpré du vin qui la remplit,
La coupe échappe aux doigts et roule au bord du lit.

* *

Entre les gais propos et les folles chansons,
Un cœur plus gracieux bannit les échantons.
De la reine ont paru les plus belles suivantes,
A la lyre, à la danse, aux voluptés savantes ;
Elles entrent ; leurs yeux, leur langoureux maintien,
Attestent l'art impur d'un maître ionien.
Une d'elles s'avance au pied du lit d'ivoire
D'où sourit aux flatteurs Hérode dans sa gloire ;
Et, prêtant l'ornement du luth et de la voix
Aux chants d'un vil rapsode, hôte gagé des rois,
Elle verse à l'amant l'éloge de l'amante,
Philtre plus enivrant que la coupe écumante.

* *

Mais sur le seuil un bruit,

Un pas ferme et tonnant résonne, et dans la fête,
Orage inattendu, gronde le noir prophète.
L'œil en feu, le front haut, il parle. Un morne effroi
Sur leur pourpre a cloué les convives du roi.
Il parle, et le frisson vole avec sa voix prompte ;
Il lance, à chaque mot, un geste qui les dompte,
Et, d'un murmure, entre eux pas un ne l'a bravé ;
Le luth seul vibre encor tombé sur le pavé.

« Malheur à vous, dit-il, roi, grands, race funeste !
Malheur à ce palais où s'étale l'inceste ;
Qui s'allume, le soir, d'infénales splendeurs,
Et des parfums lascifs sème au loin les odeurs !
Qu'un homme vienne ici cherchant justice, il trouve
La maison de David comme un antre de louve,
Où passe, au bruit des chants et des rires impurs,
L'ivresse aux doigts souillés rampant le long des murs.
O roi ! pour t'annoncer ses colères prochaines,
Dieu vient dans ma prison de délier mes chaînes.
Je t'avertis encor, ton étoile pâlit.
Chasse, avant de mourir, l'inceste de ton lit ;
Bannis les grands du monde, artisans de tes vices,
Qui conseillent tes raptés pour en être complices,
Et pour avoir leur part, dans cet affreux festin,
De l'or et de la chair dont vous faites butin.
Malheur à vous ! Pillant la veuve et la pupille,
Au champ qui vous revient vous en ajoutez mille ;
Chaque jour vous joignez un toit à votre toit,
Sur le sol d'Israël vous êtes à l'étroit.
Croyez-vous, oubliant que les autres sont hommes,
Grands du monde, habiter seuls la terre où nous sommes ?
Mais des fruits du démon, dont vous êtes repus,
Votre chair a mûri les germes corrompus.
J'entends déjà les vers éclos dans vos entrailles,
Pour vous ronger longtemps avant vos funérailles ;
Je les vois, de vos fronts lentement détachés,
Sourdier autour de vos yeux pourris par les péchés,
Et votre affreux gosier, des dents sortant lui-même,
Vomir leurs noirs aneaux en un dernier blasphème.

« Malheur au peuple entier, quand du trône descend
Du vice couronné l'exemple tout-puissant ;
Quand la foule respire, à travers les scandales,
Les émanations des débauches royales !
Pour avoir de tels rois porté le joug en paix,
Tu seras châtié, peuple, de leurs forfaits.
Tu les hais : c'est, au fond, pour usurper leur place
Et pour les imiter ; mais tu manques d'audace :
Tu subis leur bâton, leurs dédains outrageux,
Peuple, et contre Dieu seul te montres courageux.
Mais ton heure est venue, et le Seigneur se lève ;
Il aiguise sa flèche, il est ceint de son glaive.
L'ongle de ses chevaux est d'un silex tranchant.
Devant lui, vers tes murs, son char pousse en marchant,
Comme un sommet qui croule en entraînant les chênes,
Cent peuples engendrés dans les neiges lointaines ;
Ils raseront tes tours. Sur ton sol dévasté
Tu verras l'étranger construire sa cité,
Et toi, peuple, enchaîné sur ton seuil en ruine,
Dans ton champ plein d'épis souffriras la famine,
Pour avoir adoré ton ventre ; et tu mourras,
Rongeant ta propre chair sur chacun de tes bras.
Car l'Esprit du Seigneur, t'ayant trouvé rebelle,
Choisit pour se répandre une race nouvelle. »

Il dit. Princes du peuple et des soldats tremblaient.
Et dans l'affreux réveil de l'ivresse, ils semblaient
Ecouter dans le fond de leur propre poitrine
Une voix répétant la sentence divine.
D'une foudre invisible on les dirait frappés ;
La pourpre se déchire entre leurs doigts crispés.
S'agitant tour à tour sur ces faces livides,
L'étonnement, la haine, en tourmentent les rides ;
Puis, reprenant leurs sens et l'instinct du flatteur,
Cherchant à ne pas voir le spectre accusateur,
Ils consultent les yeux du maître, avec prière,
Comme pour s'abriter derrière sa colère.
Ainsi, quand le chasseur, dans le charnier du loup,
Fier, et l'épée levée, se dresse tout à coup,
D'immondes louveteaux une troupe effarée,
Abandonnant la chair dont elle fait curée,
Se jette sous les flancs de la mère, attendant
Que la louve à l'œil rouge, aux reins arqués, grondant,
Bondisse, et qu'elle étreigne entre ses crocs d'ivoire
La gorge du chasseur trop sûr de sa victoire.

Or, frissonnant lui-même et glacé de stupeur
—Car il sentait là Dieu,—mais recouvrant sa peur
Du fard de majesté, de calme et de justice
Dont le front des tyrans possède l'artifice,
Le roi de sa vengeance a suspendu le trait
Aiguisé dans son cœur. Un seul mot lancerait
Le glaive et des licteurs la hache toujours prête
A saluer le prince en tranchant une tête.
Il n'ose encor frapper ; il sait qu'avec honneur
Le peuple accueillit Jean comme élu du Seigneur ;
Qu'il est dans les tribus des hommes forts, sans nombre,
Nourris de ses leçons et se comptant dans l'ombre ;
Il craint d'obscur vengeurs par sa mort engendrés ;
Et croit voir, du palais franchissant les degrés,
Au lieu des vains remords qu'une autre orgie emporte,
La révolte aux cent bras déracinant sa porte.
S'armant d'une fierté que sa pâleur dément.
Il parle avec orgueil, mais veut être clément :

« Suis-je roi ? d'un esclave ai-je enduré l'audace ?
La poudre de mes pieds me juge et me menace !
Toi qui prétends parler au nom de Dieu, sais-tu
Que de sa majesté mon front est revêtu ?
Ce qu'est Dieu dans le ciel, le roi l'est sur la terre ;
Tu dois devant son ombre adorer et te taire.
Va, prophète menteur, souffler aux révoltés
Le vent tumultueux des folles nouveautés !
Ton sang vil des festins ne doit troubler la joie,
Le bouc est au lion une trop lâche proie.
Mais il faut, pour la paix de l'Etat raffermi,
Que la nuit des cachots, qui t'avait revomi,
Etouffe enfin ta langue, et, dans ses ombres sourdes,
Courbe ton front rétif sous des chaînes plus lourdes. »

Il fait signe ; à l'instant un ministre d'enfer
S'élançe et saisit Jean, et du carcan de fer
Enroule au cou du saint la rigide couleuvre.
Mais l'homme du désert jusqu'au bout fait son œuvre ;
Sa voix tonne plus haut : « Malheur à qui m'entend,
Si, quand le Seigneur parle, il reste impénitent !
J'ai crié pour l'esclave et le roi ; voici l'heure ;
Préparez les sentiers du maître et sa demeure ;